« Genre » ou « type » de discours ?

Une dimension à explorer pour l'étude du langage dans des situations de travail

Magali Husianycia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/pratiques/3796>

DOI : 10.4000/pratiques.3796

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 133-152

Référence électronique

Magali Husianycia, « « Genre » ou « type » de discours ? », *Pratiques* [En ligne], 157-158 | 2013, mis en ligne le 18 décembre 2017, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/3796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.3796>

« Genre » ou « type » de discours ? Une dimension à explorer pour l'étude du langage dans des situations de travail

Magali Husianycia

ATILF – Université de Lorraine

Dans chaque organisation, qu'elle soit publique ou privée, nous rencontrons différents types de communication et de discours face auxquels nous devons nous adapter, tant au niveau de la gestuelle qu'au niveau linguistique. Chaque discours a son faisceau de normes, son vocabulaire, son registre de langue (familier, courant, soutenu, technique), une situation précise, des interlocuteurs changeants, etc. Le discours se caractériserait alors par des choix énonciatifs et linguistiques. Quels sont les traits linguistiques (lexical, syntaxique, sémantique, pragmatique) caractéristiques des discours et quels traits permettent de mesurer les proximités et les distances entre les discours ? Est-ce qu'un discours peut appartenir entièrement à un « genre » ou un « type » ou comporte-t-il des parties relevant chacune d'autres « genres » ou d'autres « types » ? La recherche que nous avons entreprise tente d'examiner les traits linguistiques et extralinguistiques caractéristiques déterminant des différences et des similitudes entre les discours et de constituer des ensembles de discours.

La problématique de cette recherche consistait à mettre en lumière l'existence de types de discours au travail, à savoir le « genre professionnel ». Ce travail s'est appuyé sur les recherches de M. Lacoste (1995 et 2005 [2001]) qui développe trois notions désignant trois types de parole reflétant trois rapports entre le langage et l'activité de travail : « parole dans le travail », « parole sur le travail » et « parole comme travail ». Nous avons privilégié ce classement parce qu'il s'inscrit dans le champ de la sociolinguistique et parce qu'il a été défini à partir d'études sur des corpus recueillis dans des diverses organisations françaises. Toutefois, cette classification n'a pas été développée pour caractériser des types de discours et aucune analyse linguistique n'a, jusqu'à présent, conforté cette classification. Nous avons donc recherché les critères extralinguistiques et linguistiques qui permettraient de déterminer des types de discours variés, et ce, en nous inspirant de cette catégorisation correspondant à trois rapports entre langage et activité.

Il s'agit, dans cet article, de nous positionner sur les notions de « genre » et de « type » en lien avec notre problématique de recherche, la terminologie pouvant

être employée différemment selon les recherches. La mise en perspective de différentes études sur la problématique du « genre » et du « type » en littérature et dans le domaine « langage et travail » nous ont amenée à nommer « genre », les discours écrits et oraux en situation de travail. Cette notion de « genre professionnel », nous la retrouvons dans les travaux du domaine *langage et travail*. Le genre professionnel que nous étudions est le « discours en situation de travail » qui comprend à la fois des types d'écrits professionnels et des types de discours oraux. Nous avons montré qu'au sein du genre professionnel, il existait trois grands types linguistiques (que nous avons nommé *langage expositif*, *langage de co-action*, *langage péri-professionnel*) en lien avec trois types de discours déterminés à partir de critères linguistiques, interactionnels et extralinguistiques. Chaque type linguistique met l'accent sur les caractéristiques linguistiques majeures d'un type de discours :

— Le type linguistique « langage expositif » a déterminé le type de discours « langage sur le travail ». Lors des débriefings, les personnes mettent en œuvre un langage sur le travail qui leur permet de faire le point sur ce qui a été réalisé. Nous parlons d'exposé (ou d'exposition) et de description des activités et des actions réalisées et à réaliser. Ces discours sont soumis à des mécanismes de planification, car ils sont préparés à l'avance par les collaborateurs. Ces discours sont également marqués par des actions à plusieurs, c'est-à-dire une juxtaposition d'actions individuelles. Les critères linguistiques récurrents sont les énoncés-titres, les formes bi-nominales, les marqueurs de structurations, les organisateurs énumératifs, les pronoms-sujets « nous » et les adverbes de cadre.

— Le « langage de co-action » a déterminé le « langage comme travail ». Lorsque les personnes travaillent en collaboration pour la réalisation d'un projet, elles utilisent un discours qui leur permet la mise en œuvre d'une activité et d'une tâche spécifique. Nous parlons d'élaboration, de construction. Dans ces discours, peu soumis à des mécanismes de planification, nous relevons un degré d'interactivité assez élevé, une activité fortement engageante et des actions conjointes, les collaborateurs ayant un enjeu commun. Nous relevons un certain nombre de déictiques, des énoncés de personne (*tu* à valeur de *on*), des énonciations conjointes, ainsi qu'un grand nombre de reprises et de reformulations.

— Le « langage péri-professionnel » a déterminé le « langage dans le travail ». Dans le cadre d'une activité professionnelle, d'autres activités langagières ne sont pas directement centrées sur l'activité de travail. Ces échanges portent une fonction phatique et des enjeux faiblement engageants. Nous remarquons de nombreuses narrations et de fréquentes ruptures humoristiques.

Afin de mener à bien notre étude de catégorisation des discours en situation de travail, il nous a semblé indispensable d'analyser les récentes études mettant en exergue la notion de « genre » et/ou de « type ». Les études ont pour objectif soit de rechercher explicitement des genres ou des types (de textes ou de discours), soit de rechercher des modes de classification des genres et/ou des types, soit de s'intéresser à la variation des textes et des discours. Les auteurs n'admettent pas de définition précise et commune. Nous avons donc été confrontée à des critères de classement hétérogènes et des imprécisions dans la terminologie. D'ailleurs, dans le domaine de la littérature, J.-M. Schaeffer affirmait : « De tous les champs dans lesquels s'ébat la théorie littéraire, celui des genres est sans nul doute un de ceux où la confusion est la plus grande. » (*In Théorie des genres* de Genette, G., Jauss H. R., Schaeffer J.- M., Scholes R., Stempel W. D., Viëtor K., 1986 : 16).

Le genre apparaît tantôt comme une étiquette, tantôt comme un système de normes. Par ailleurs, il n'existe pas d'inventaire des genres et il n'y a pas véritablement d'accord entre les chercheurs sur la définition des notions de « type » et de « genre ». La diversité des points de vue a donc rendu difficile notre travail de définition et notre positionnement. La notion de « genre de discours » est traditionnellement employée pour classer les textes littéraires (poésie, roman, théâtre, essai, etc.). Quant à la notion de « types de discours », elle nomme des classes de discours et est parfois opposée à « genre de discours » (comme dans les travaux de J.-P. Bronckart, 1997). Nous remarquons qu'il n'y a pas de normes fixes et que les normes caractérisant les genres ou les types sont établies à partir d'un ensemble de caractéristiques internes (linguistiques) et externes (extralinguistiques).

1. Les recherches pour une typologie textuelle

Plusieurs linguistes ont cherché à typologiser les textes écrits. La notion de « typologies textuelles » a été proposée par E. Werlich (1975), qui distingue cinq types de textes : descriptif, narratif, expositif, argumentatif et instructif. J.-M. Adam (1987a) s'appuie sur ces typologies et propose sept types textuels : récit, description, argumentation, exposition, injonction-instruction, conversation et poème. Cependant, ces typologies ne lui semblent pas rendre compte de l'hétérogénéité des textes : « À ce niveau de généralité — que nous avons adopté dans nos travaux antérieurs —, nous avons affaire à une typologie trop globale qui ne tient pas assez compte de l'hétérogénéité des textes eux-mêmes. » (1987b : 55-56). Dès lors, J.-M. Adam développe une typologie séquentielle, afin de rendre compte de la diversité des productions textuelles et discursives (1992). Il remplace ainsi le concept de « typologie des textes » par un modèle de structure compositionnelle des textes. Le découpage des textes en séquences lui permet d'observer des « faits de régularité » et d'analyser les différents éléments linguistiques qui composent le texte, ainsi que l'articulation de ces éléments.

Les structures séquentielles définies par J.-M. Adam correspondraient d'une certaine manière aux « structures compositionnelles » dont parle M. Bakhtine (1984)⁽¹⁾. En effet, J.-M. Adam se base sur les travaux de M. Bakhtine (1984) qui avait déjà remarqué le caractère changeant des genres de discours et avait relevé la composition hétérogène du discours. Le découpage en unités « séquences » de J.-M. Adam permet de mettre en lumière cette hétérogénéité des textes. J.-M. Adam se détache alors de la notion de « type de texte », considérant la notion même de texte trop complexe et hétérogène. Il définit par conséquent la notion de « genre » comme étant « une pratique socio-discursive » : « un genre relie ce que l'*analyse textuelle* parvient à décrire linguistiquement à ce que l'*analyse des pratiques discursives* a pour but d'appréhender socio-discursivement » (1999 : 83). Il oppose cette notion de « genre » à celle de « types de texte » (textes écrits ou oraux) qui renvoie, selon lui, à une catégorie de classement de textes à partir de critères linguistiques observables dans le texte.

Selon lui, chaque texte ou discours se rattache à « une famille » de textes ou de discours nommé « genre ». Il explique que les séquences partagent un « air de fa-

(1) J.-P. Bronckart et C. Bota ont récemment montré les tentatives de M. Bakhtine pour s'approprier la paternité des travaux de Volochinov et Medvedev dans *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif* (2011).

mille » qui nous permet de les identifier comme étant descriptives, narratives, explicatives ou argumentatives (1992 : 28). Il explique que « les catégorisations semblent fonctionner par regroupements autour de prototypes, par des airs de famille » (1999 : 90). Ainsi, un texte ou un discours ne relève pas totalement d'un genre, mais partage avec lui un certain nombre de caractéristiques.

Alors que jusqu'à présent les travaux s'intéressaient au genre littéraire, J.-M. Adam reprend l'idée de T. Todorov selon laquelle une œuvre littéraire peut autant se rapprocher d'un type de discours qui n'est pas littéraire et abroge l'opposition littéraire/non littéraire : « Chaque type de discours qualifié habituellement de littéraire a des « parents » non littéraires qui lui sont plus proches que tout autre type de discours « littéraire ». [...] Ainsi l'opposition entre littérature et non-littérature cède la place à une typologie des discours. » (J.-M. Adam cite T. Todorov (1978), 2005 : 1).

2. La caractérisation des textes et discours dans une approche socio-discursive

Dans une dimension socio-discursive, croisant analyse de discours et sociologie, nous portons un intérêt particulier à la théorie dialogique de M. Bakhtine et, à sa suite, à la typologie proposée par J.-P. Bronckart, lesquelles partagent l'idée que les genres ou types de discours influencent la production des discours et inversement.

Dans le cadre de son étude des rapports dialogiques (en vue de fonder une « translinguistique »), M. Bakhtine (1970-1977) s'est intéressé à la notion de « **genre de discours** » qui fait partie intégrante de la langue, toute production verbale, écrite ou orale, se réalisant dans le cadre d'un « genre du discours ». Il conçoit donc les genres comme des formes socialement construites. Ce cadre est d'ailleurs indispensable à l'apprentissage du langage puisqu'il considère qu'apprendre, c'est apprendre des formes de discours préétablies. Pour M. Bakhtine, ces « genres de discours » sont des « types relativement stables d'énoncés » : « Tout énoncé pris isolément est, bien entendu, individuel, mais chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses *types relativement stables* d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les *genres de discours*. » ⁽²⁾ (1984 : 265). La langue varie selon les personnes et les usages et c'est cette variation qui donne naissance à des genres de discours. Il existerait donc une variété infinie de genres, puisque chaque genre de discours relève d'un espace d'échanges spécifique : « Le vouloir-dire du locuteur se réalise avant tout dans le *choix d'un genre de discours*. Ce choix se détermine en fonction de la spécificité d'une sphère donnée de l'échange verbal, des besoins d'une thématique (de l'objet du sens), de l'ensemble constitué des partenaires, etc. » (1984 : 284).

Sans l'existence et la maîtrise des genres, l'échange verbal serait quasiment impossible : un locuteur est capable intuitivement de repérer un « genre » de discours et c'est en reconnaissant ce « genre » qu'il va adapter son propre discours. Le fait de repérer un genre et d'adapter son discours tient par ailleurs de la compétence du locuteur. Les discours semblent donc renfermer des caractéristiques intrinsèques qui permettent de les reconnaître et de les classer.

(2) Mis en italique par M. Bakhtine.

D'un point de vue typologique, M. Bakhtine ne sépare pas l'écrit de l'oral : il envisage de « grands ensembles verbaux : longs énoncés de la vie courante, dialogues, discours, traités, romans » (1978 : 59) produits dans des contextes différents mais qui peuvent comporter des régularités. Sur cette base, il développe les notions de « genre premier » et « genre second » pour classer les multiples activités langagières en catégories de discours. Les « genres seconds » sont constitués des énonciations dans des contextes plus culturels et institutionnalisés que les « genres premiers ». Les genres seconds se construisent en quelque sorte sur les discours du genre premier : ils « absorbent et transmutent les genres premiers » (M. Bakhtine, *ibid.*). La plupart des genres littéraires sont des genres seconds composés de divers genres premiers transformés. Les « genres premiers », eux, se réalisent dans le cadre d'échanges spontanés quotidiens, dans des situations assez peu institutionnalisées.

En s'appuyant sur les travaux de M. Bakhtine, J.-P. Bronckart (1997) utilise la notion de « **types de discours** » qu'il détermine aussi en lien avec le contexte, c'est-à-dire dépendant de l'environnement extra-langagier. J.-P. Bronckart définit plusieurs notions : la notion de « texte » qu'il associe à celle de « genre », la notion de « type » qu'il associe à celle de « discours », et la notion de « typologie situationnelle » pour désigner l'ensemble des discours. Le « texte » est considéré comme une « *production sociale située*, qu'elle soit orale ou écrite » (*ibid.* : 73-74). J.-P. Bronckart écarte le terme de « genre », car si les « genres de texte » sont intuitivement différenciables, ils sont difficilement délimitables. De plus, en nombre illimité, ils ne peuvent faire l'objet d'un classement stable. Selon l'auteur, un texte comprendrait plusieurs segments typiques d'un genre et c'est au niveau des « **segments** » qu'il est possible d'observer des régularités. Certains de ces segments peuvent être enchâssés, ce qui entraîne une relation de dépendance entre certains segments.

L'étude des textes conduit J.-P. Bronckart à distinguer des « segments » et « **types linguistiques** » ou « **types de discours** » (narration, récit, discours interactif, discours théorique) que l'auteur définit comme des « formes spécifiques de sémiotisation ou de mise en discours » (*ibid.* : 139). J.-P. Bronckart les articule à partir de deux « mondes » (ou « plans d'énonciation ») : le « monde du RACONTER » et le « monde de l'EXPOSER ». Dans le monde de l'EXPOSER, il y intègre les « discours interactifs », qu'il repère dans le genre de la conversation et dans le genre du roman, et les « discours théoriques », qu'il repère dans les monographies scientifiques et les dictionnaires. Le monde du RACONTER comporte les « récits interactifs », présents dans les interventions politiques orales, dans le roman et la narration.

Ces distinctions sont articulées autour des notions d'« **implication** », dans le cas où l'activité langagière se déroule en interaction avec une situation matérielle et des points de repères (références à des lieux, des moments définis, des interlocuteurs précis), et d'« **autonomie** » dans le cas contraire.

J.-P. Bronckart croise également cette dimension avec celle de l'ancrage du discours dans la situation de production, dimension caractérisée par les **modes** « **conjoint** » et « **disjoint** », ce dernier impliquant une rupture entre le « monde dit » et le « monde agi ». C'est à partir de ces deux dimensions portant sur des paramètres situationnels (conjoint/disjoint et autonomie/implication) que l'auteur distingue les quatre discours : discours interactif, récit interactif, discours théorique et narration. Voici sa présentation sous forme tabulaire :

		Coordonnées générales des mondes	
		Conjonction EXPOSER	Disjonction RACONTER
Rapport à l'acte de production	Implication	<i>Discours interactif</i>	<i>Récit interactif</i>
	Autonomie	<i>Discours théorique</i>	<i>Narration</i>

Tableau 1 : Les architypes selon J.-P. Bronckart (1997 : 159)

3. Les apports des études sur l'oral pour l'étude des discours

Les études sur l'oral se sont penchées sur les variations de la langue, sur la diversité des discours et sur la caractérisation de ces discours. Chaque recherche, relevant d'objectifs différents et se concentrant tantôt sur la langue parlée, tantôt sur langue parlée et écrite, apporte des pistes de réflexion pour la caractérisation des discours. Nous nous sommes particulièrement intéressée aux études de C. Blanche-Benveniste dans le cadre du français parlé, et de D. Biber sur l'anglais parlé et écrit.

En étudiant la syntaxe du français parlé, C. Blanche-Benveniste a pu observer la non validité de la dichotomie oral/écrit. À l'oral, les échanges se réalisent en situation et à l'écrit ils sont différés et les canaux de transmission des informations différents. Le français parlé est souvent associé à l'idée d'une langue familière, avec une syntaxe relâchée et des mots empreints d'argot. Cette existence d'un « code oral » et d'un « code écrit » est fortement contestée par C. Blanche-Benveniste⁽³⁾. Il en est de même pour la langue anglaise analysée entre autre par D. Biber qui parle de langue orale et écrite plus ou moins complexe. Selon lui, l'écrit apparaîtrait plus stable que l'oral dans la mesure où il a recours à des normes fixes, et c'est bien souvent la version écrite qui reflète la langue légitime.

Le français parlé est caractérisé par certains phénomènes qui lui sont spécifiques. Ainsi, comme l'oral dépend plus étroitement du contexte, nous pourrions y repérer par exemple davantage de déictiques et de marqueurs discursifs, ou particules discursives, comme « hein », « bon », « ben », « tu sais ». La prosodie joue également un rôle important à l'oral, puisqu'elle peut constituer un procédé de mise en relief (comme les allongements vocaliques, les accentuations de voyelles ou de syllabes ou encore les différentes intonations). Par ailleurs, elle permet d'insérer des commentaires qui interrompent le déroulement de la construction verbale⁽⁴⁾. On pourra repérer dans le français parlé des énoncés inachevés qui témoignent de la parole en construction et des répétitions (pouvant être le signe d'un procédé d'insistance⁽⁵⁾ ou d'hésitations), des pauses silencieuses ou remplies (dites aussi pauses « pleines ») indiquant de simples silences et étant des marques de réflexion et de recherche de mots ou d'idées, etc. Néanmoins, ces caractéristiques spécifiques ne font pas du langage oral une langue différente de l'écrit et il semble

(3) « Il est évident que le type de réalisation n'a rien à voir avec le 'niveau' de langue ; on peut écrire du français "relâché" et parler en français "académique". La langue parlée n'est pas le lieu de la vulgarité et de la familiarité. » (C. Blanche-Benveniste, 1983 : 24)

(4) « **il existe une firme japonaise puissante** je sais pas laquelle — enfin j'avais lu ça sur un canard une fois — **qui offrait une somme absolument euh — faramineuse quoi** » (C. Blanche-Benveniste et M. Bilger, 1999 : 23).

(5) « elle réclamait **son frère son frère son frère** toujours » (*ibid.* : 25).

nécessaire d'observer l'oral du point de vue des variations employées et en fonction des différents genres de discours. Les pratiques discursives font apparaître des variations dans les « registres de langue » (« argotique », « vulgaire », « populaire », « familier », « courant », « standard », « soutenu »). Cependant, l'oral ne peut pas être réduit à une simple opposition familier/soutenu. En réalité, les locuteurs effectuent des choix langagiers en fonction de leur analyse de la situation et du statut de son ou de ses interlocuteur(s). Un locuteur, quelle que soit sa région d'appartenance, peut employer un parler plutôt familier avec des amis ou sa famille à un parler plutôt académique lorsqu'il est au travail, parfois utilisant des variétés linguistiques qui lui semblent plus prestigieuses que d'autres. Ces variations peuvent par ailleurs survenir dans une même situation, aucun locuteur n'ayant un « style unique » (F. Gadet, 1992, 1999 ⁽⁶⁾).

L'ensemble de ces observations, s'appuyant sur de nombreuses données, ont amené certains linguistes spécialistes du français parlé à tenter de constituer une typologie des discours. D. Biber s'est intéressé aux discours oraux et écrits en anglais et apportent d'importantes pistes de réflexion pour la caractérisation de discours en français. En effet, D. Biber (1988) s'est intéressé à la variation linguistique et a tenté une classification des textes écrits et oraux en anglais en regroupant des « textes » à partir de traits linguistiques internes. Un certain nombre de questions sous-tendent cette démarche : quels traits linguistiques (lexical, syntaxique, sémantique, pragmatique) permettent de caractériser les textes (écrits ou oraux) ? Quels traits permettent de mesurer les proximités et les distances entre les textes ? Un texte peut-il appartenir entièrement à un « genre » ou à un « type » et peut-il comporter des parties relevant chacune de « genres » ou « types » différents ?

D. Biber présente une interprétation de ces regroupements en termes de « types de textes », notion qu'il distingue clairement de celle de « genre » ⁽⁷⁾. Selon lui, les « types de texte » dépendent de leurs caractéristiques linguistiques (« I use the term 'text type' to refer to classes of texts that are grouped on the basis of similarities in linguistic form. », 2000 [1988] : 206), alors que les « genres » sont déterminés par des critères externes (« Genre categories are determined on the basis of external criteria relating to the speaker's purpose and topic ; they are assigned on the basis of use rather than on the basis of form. It is also possible to considerer grouping of texts that are derived on the basis of linguistic form. », 2000 [1988] : 170).

À l'intérieur des types de textes, D. Biber utilise la notion de « registre » pour faire référence aux différentes variations linguistiques conditionnées par le contexte situationnel. Afin d'identifier les dimensions linguistiques des textes écrits et oraux, il a procédé à un traitement statistique sur 481 textes étiquetés. À partir d'analyses à la fois macro- et micro-linguistique, il a déterminé dans un premier temps 16 catégories distinctes, telles que les adverbes et locutions adverbiales, les marqueurs de temps et de lieu, les pronoms, les modaux, la négation, les passifs et il a repéré 67 caractéristiques linguistiques. Il a ensuite pu développer une typologie des textes en repérant 15 catégories majeures qui lui ont permis d'établir six

(6) « Il n'existe pas de locuteur à **style** unique. Ainsi par exemple, un professeur qui emploie toujours le ne de négation en faisant cours (« il ne vient pas »), peut l'omettre dans son cadre intime (« il vient pas »). (1999 : 44)

(7) « I distinguish "genres" from "text types" : genres characterize texts on the basis of external criteria, while text types represent groupings of texts that are similar in their linguistic form, irrespective of genre. » (2000 [1988] : 170)

« dimensions » définies par des traits linguistiques spécifiques (temps verbaux, nominalisations, coordinations, contractions, négations, etc.), puis huit types de textes majeurs. De ces types de textes émanent deux types majeurs : l'interaction à visée interpersonnelle (« Intimate interpersonal interaction ») et l'interaction à visée informationnelle (« Informational interaction ») (D. Biber, 2000 [1988] : 207).

Cet important travail a ensuite été développé d'un point de vue informatique dans le but de faire un repérage automatique des traits linguistiques et d'étiqueter les textes ⁽⁸⁾. Ce travail réalisé en anglais n'a pas été véritablement testé, dans sa globalité, pour le français. Les analyses du français parlé ont porté spécifiquement sur quelques genres. La dichotomie entre l'oral et l'écrit disparaît et les pratiques langagières sont différenciées en fonction des situations d'énonciation, de la planification des discours et de certains critères linguistiques, ce qui tente de montrer les variétés des discours et de proposer des typologies. Notre propre recherche s'inscrit dans cette lignée.

C'est à la lumière des études de D. Biber, que C. Blanche-Benveniste avait l'idée de constituer un grand corpus afin de répertorier l'ensemble des pratiques langagières. Dans cette optique, de grands corpus ont vu le jour. Les études menées sur de grands corpus permettent de répertorier les pratiques langagières et d'ordonner les bases de données pour lesquelles il est nécessaire de recourir à des catégories telles que « genres », « types ». Les notions de « genre de discours » et de « genre textuel » sont très utilisées par la linguistique de corpus pour décrire l'ordonnement des documents pour la recherche d'information et la catégorisation de textes dans l'organisation de bases de données. Comme il n'existe pas de classification automatique des différents genres ou types de texte, se pose la question suivante : comment peut-on définir une typologie sachant qu'un texte peut appartenir à plusieurs genres ou types de textes, ou qu'un texte peut comporter des parties relevant chacune de genres ou de types différents ?

Afin de proposer une typologie de ces différents types de discours en situation de travail, nous avons constitué un corpus d'oral constitué d'activités langagières de quatre organisations : une entreprise de transport, une Chambre de Commerce et d'Industrie (CCI), une association et organisme de formation (OF) et enfin un groupe immobilier social (GIS). Nous avons enregistré des réunions de direction (comités de direction, conseils d'administration, revues de projet, etc.), des réunions avec des organisations extérieures (des « réunions de négociation » avec des entreprises et des organismes de formations, des réunions avec des sociétés pour la mise en place de contrats de location de voitures et de photocopieurs), des interactions dans l'*open space* d'un service de ressources humaines, des « séances de travail », des « réunions internes », des conversations informelles, etc. Au total, 41 enregistrements ont été effectués avec 88 locuteurs différents, présentant ainsi un corpus de 74h51 (dont 27h30 ont été transcrites et exploitées pour notre étude).

(8) Les algorithmes informatiques proposés pour l'étiquetage sont difficilement réutilisables en dehors de la classification de D. Biber. Si nous ne partageons pas la caractérisation des dimensions de cet auteur, c'est l'ensemble du classement des « registres » qui est remis en cause.

4. La caractérisation de genres et de types de discours dans des recherches sur le langage au travail : genre(s) ou type(s) de discours ?

Dans le but d'explorer les caractéristiques du langage en situation professionnelle, A. Koester (2004) examine la façon dont est utilisé le langage oral et écrit au travail dans diverses situations. Elle parle de « parlars institutionnels » (2004 : 2) et précise que ces derniers diffèrent de la conversation ordinaire pour plusieurs raisons :

- l'orientation du but : les professionnels se concentrent généralement sur des tâches et des objectifs spécifiques ;
- les règles de tours de parole : dans certains contextes professionnels, comme les salles d'audience, les tours de parole sont soumis à des règles de fonctionnement particulières ;
- les contributions : les interventions de chacun sont considérées comme « admissibles » ou non ;
- l'emploi d'un jargon professionnel spécifique au lieu de travail ;
- la structure du lieu de travail : les interactions professionnelles sont structurées de manière spécifique ;
- les rapports entre les locuteurs : les rapports sont symétriques ou asymétriques.

A. Koester observe à la fois des relations entre professionnels et des relations entre clients/patients et professionnels en Angleterre. Dans ses recherches, elle différencie plusieurs « textes » et « discours » en situation de travail, tels que les lettres de refus à un poste de secrétaire rédigées par le représentant du service des Ressources Humaines, l'agenda d'un professeur d'anglais à l'université, les prises de rendez-vous entre un professeur et une secrétaire ou encore les consultations médicales. En s'appuyant notamment sur les recherches de J. Swales (1990) et de P. Drew et J. Heritage (1992), elle qualifie ces différentes situations de discours de « genres » et qualifie le contexte professionnel de « registre ».

Elle considère à la fois les caractéristiques interactionnelles (comme les tours de parole), les caractéristiques extralinguistiques (comme la place et le statut des locuteurs, les buts des participants, le « style » formel ou informel) et les caractéristiques linguistiques (comme le lexique et les structures grammaticales). Selon elle, les « genres » peuvent être identifiés à partir de traits linguistiques (lexique, grammaire, syntaxe) et précise que la structure des interactions est conditionnée par le rôle des locuteurs.

En France, J. Boutet (2005a et 2005b) s'est intéressée à la problématique des « genres » et définit cette notion comme « un niveau intermédiaire entre langue et discours » (2005b : 20). Selon elle, les genres permettraient de saisir les diverses activités langagières en situation de travail. Selon J. Boutet les discours forment un nombre considérable de genres et caractérisent des situations : « il s'agit de formats reconnaissables qui vont permettre d'articuler au mieux les échanges » (J. Boutet, 2005b : 21). L'identification des genres va amener les locuteurs à adopter un comportement adéquat. J. Boutet tente alors de caractériser les activités langagières au travail comme des genres de discours. À partir de l'analyse de la « part langagière » du travail (1995) et en recherchant et décrivant les spécificités de ces activités langagières, elle propose de parler de « genres professionnels ». Ces genres sont tout autant de types de discours et de types d'activités qui se façonnent ré-

ciproquement, mais de façon différente selon l'activité exercée. En situation de travail, les activités langagières ont des finalités précises liées à l'activité de travail et au contexte de travail (son univers technique) qui constituent des caractéristiques faisant des activités langagières au travail des genres professionnels. Les genres de discours en milieu professionnel sont déterminés par un ensemble de critères linguistiques et par l'activité et les tâches.

À l'issue de cette investigation, nous avons fait le choix d'une terminologie qui a semblé pertinente pour l'analyse de nos données recueillies dans le cadre professionnel. Nous emploierons la notion de « **genre professionnel** » pour parler de l'ensemble des discours réalisés en situation de travail. Nous posons l'hypothèse, qu'au sein de ce genre professionnel, il existe des « **types de discours** » caractérisés par la situation d'énonciation, et notamment par les activités de travail, et détectables par des caractéristiques linguistiques. Cette hypothèse rejoint l'approche de S. Branca-Rosoff (1999) qui explique que la classification des discours se réalise selon des caractéristiques de la situation d'énonciation (personne, temps, diverses modalités) et que chaque genre répond à une situation d'énonciation précise et à un emploi de langue caractéristique.

5. Caractérisation de « **types de discours au travail** » au sein du « **genre professionnel** »

Dans la mesure où nous considérons l'ensemble des discours en situation de travail comme un « genre professionnel », représentant l'ensemble des activités langagières au travail, nous utilisons une seconde terminologie pour déterminer les différents discours au sein de ce genre. Ainsi, nous parlons de « **type de discours** », notion que nous empruntons à J.-P. Bronckart (1997). Nous la distinguons de la notion de « **type linguistique** ». La notion de « type de discours » nous permet de déterminer les différents discours marqués par des caractéristiques linguistiques et interactionnelles, ainsi que par un « **cadre actionnel** »⁽⁹⁾ précis. La notion de « type linguistique », quant à elle, nous permet de caractériser plus précisément la dimension langagière du discours.

En partant de ces terminologies, nous avons proposé une première typologie des discours en situation de travail. Cette typologie se fonde sur une méthodologie d'analyse spécifique s'appuyant sur les notions de « séquences » et de « type linguistique », notions que nous empruntons à J.-M. Adam (1992) et J.-P. Bronckart (1997).

Face à la masse de données dont nous disposons (74h51 d'enregistrements), nous avons constitué deux sous-corpus :

- un premier sous-corpus composé de 95 séquences extraites de divers discours pour lesquelles nous avons effectué l'analyse qualitative de critères linguistiques et extralinguistiques ;
- un second sous-corpus, constitué de 10 enregistrements complets transcrits et découpés en 237 séquences, afin de mener une analyse quantitative des critères repérés.

(9) Nous empruntons la notion de « cadre actionnel » à L. Filliettaz (2002).

Nous avons également opté pour un découpage des discours en séquences. Ces séquences, en nombre illimité, sont délimitées par des marques spécifiques :

— par une **cohérence thématique** : les thèmes abordés permettent de délimiter les séquences.

La cohérence thématique renvoie à l'objet du discours, ce à propos de quoi on dit quelque chose. Le changement de thème justifie la fin d'une séquence et le début d'une autre. Une séquence s'organise donc autour d'une thématique ou d'un point précis. C. Kerbrat-Orecchioni explique que les thèmes et les sous-thèmes « ont une fonction structurante (au niveau de la « séquence ») et peuvent être introduits ou clos par tels ou tels participants » (1992 : 91). Selon elle, « la séquence peut être définie comme un bloc d'échanges reliés par un fort degré de cohérence sémantique et/ou pragmatique. » (1990 : 218). Cependant, ce seul critère thématique n'est pas suffisant pour délimiter la séquence dans la mesure où les thèmes évoluent de façon très variable.

— par des **marqueurs de structuration** (tels que « donc » et « alors ») permettant d'engager des thèmes, de les articuler et de structurer ainsi le discours.

— par des « **déclencheurs d'activité** », une notion que nous empruntons à B. Schneuwly et J. Dolz (2009). Dans notre corpus, le déclencheur de l'activité peut être une multitude d'actions verbales, tels que l'annonce d'un nouveau point à développer par exemple, ou d'actions non-verbales comme l'arrivée d'une personne pour apporter les repas (comme c'est le cas dans une réunion du corpus : Comité de Direction⁽¹⁰⁾ 1, CCI⁽¹¹⁾), la projection de documents sur vidéoprojecteur (Revue de direction, GIS⁽¹²⁾) ou encore le départ d'une personne pour faire des photocopies des documents de travail (Réunion interne 2, CCI).

Concernant la longueur d'une séquence, celle-ci ne peut être déterminée à l'avance. En effet, dans la mesure où l'interaction n'est pas un ensemble défini d'unités, nous ne pouvons dicter un nombre de mots⁽¹³⁾. Nous avons donc délimité les séquences en fonction des trois critères présentés ci-dessus sans être contraint par le nombre de tours de parole et/ou de mots. C'est pour cette raison que nos séquences varient de 1 à 562 tours de parole et de 7 à 2 679 mots. Évidemment, nous prenons en compte ces éléments pour l'analyse quantitative des critères caractéristiques repérés dans la recherche de types de discours en ayant recours aux calculs de prévalences⁽¹⁴⁾.

Les séquences rendent compte d'une organisation discursive et le découpage séquentiel semble convenir pour l'ensemble de nos activités langagières au travail ; qu'il s'agisse des réunions dirigées par un leader où les différents points abordés sont le reflet de l'ordre du jour ; celles où les personnes élaborent un objet ; ou celles où les personnes échangent de façon plus informelle. Prenons l'extrait d'une réunion, afin d'illustrer le découpage en séquences :

(10) Nommés *CoDir*.

(11) Chambre de Commerce et d'Industrie.

(12) Groupe Immobilier Social.

(13) Comme l'explique clairement R. Vion, « postuler qu'une interaction fonctionne comme un mécano géant où s'agenceraient, sans discontinuité, des micro-modules correspondant aux échanges, risquerait de nous entraîner vers une conception rigide de l'interaction » (2000 [1992] : 166)

(14) La prévalence indique un rapport entre le nombre d'occurrences dans une séquence et le nombre total de mots de cette séquence.

Illustration 1 : Découpage de séquences dans un extrait de réunion de travail (CoDir 1, CCI)

Cet exemple présente un extrait d'un Comité de Direction dans lequel nous voyons comment s'articulent trois séquences : à partir de marqueurs d'ouverture (« alors ») et de clôture (« donc ») dans les séquences 3 et 4, d'un effet de bouclage dans la séquence 2, ainsi qu'un déclencheur d'activité (annonce d'un thème) dans la séquence 4.

Ces segmentations en séquences, ainsi que les premières analyses ont fait émerger sept types récurrents de séquences : séquences opérative, explicative, prescriptive, descriptive, encadrante, interstitielle et informelle (M. Husianycia, 2011). Chaque type de séquence est déterminé par un ensemble de critères linguistiques (déictiques, énonciations conjointes, énoncés-titres, etc.), interactionnels (degré d'interactivité), organisationnels (organisations de certaines séquences en phases) et actionnels (type d'activité, type d'action, finalité du discours et mécanisme de planification des discours).

Par exemple, la séquence descriptive, inspirée des travaux de J.-P. Bronckart (1997), comprend des opérations destinées à *faire voir*. Ce type de séquence est déterminé par des critères linguistiques, et a aussi la particularité d'être composé la plupart du temps de trois phases majeures qui se suivent dans un ordre hiérar-

chique. Les séquences descriptives de notre corpus font apparaître les phases organisant la séquence descriptive observée par J.-M. Adam (1992), puis par J.-P. Bronckart (1997), à l'écrit et à l'oral. Pour J.-M. Adam, la séquence descriptive est organisée selon trois phases (qu'il nomme des *macro-propositions*), où se manifestent trois types de procédures : la procédure d'ancrage, la procédure d'aspectualisation et la procédure de mise en relation (1992 : 85-94). La terminologie de J.-M. Adam nous a semblé appropriée pour l'analyse de cette séquence et de ses phases :

— La première phase, **phase d'ancrage**, est caractérisée par la description du thème, lui-même introduit par un énoncé-titre (ou « thème-titre ») généralement en début de séquence et parfois répété au sein de la séquence lors de reformulations.

— La seconde phase, **phase d'aspectualisation**, correspond à l'énumération d'éléments se rapportant à l'énoncé-titre : le thème est développé et se trouve bien souvent décomposé en plusieurs parties mises en relation. Il est alors possible d'observer des sous-thématisations, c'est-à-dire qu'un thème peut être découpé en plusieurs parties, elles-mêmes découpées en sous-thèmes.

— Lors de la dernière phase, **phase des questionnements et de mise au point**, il s'agit de reprendre certains des points qui viennent d'être développés par l'un des interactants. Cette dernière phase, que nous nommons « phase de régulation », ne correspond pas tout à fait à celle décrite par J.-M. Adam et par J.-P. Bronckart. Ce dernier a observé une phase de mise en relation dans laquelle « les éléments décrits sont assimilés à d'autres par des opérations à caractère comparatif ou métaphorique » (1997 : 226-227). Notre corpus et notre analyse nous conduisent à apporter une nuance quant à cette dernière phase qui, selon nos observations, comprend des questions posées par les interactants à la suite de la phase d'aspectualisation, des réponses, ainsi que l'expression d'accords ou de désaccords, et la clôture du thème. Contrairement à J.-M. Adam et J.-P. Bronckart, nous n'avons pas observé de phénomènes de comparaison entre les thèmes abordés. Voici un exemple tiré de notre corpus qui illustre cette organisation en phases (*page suivante*).

Cette séquence descriptive se décompose en deux phases : phase d'ancrage et phase d'aspectualisation. Il n'y a ni questionnement, ni commentaires de la part des locuteurs, seulement une approbation du directeur (L1).

Les séquences descriptives ne sont pas systématiquement organisées en phases, même si cette organisation concerne toutefois 76,5 % des séquences descriptives.

La séquence descriptive est aussi caractérisée par des critères linguistiques pour lesquels nous avons effectué une analyse qualitative et quantitative. Parmi ces critères :

— les énoncés-titres et les formes bi-nominales

Certains thèmes sont introduits comme des titres, nous parlons donc d'« énoncés-titres ». Ce procédé caractérise la séquence descriptive dans la mesure où il permet au locuteur de délivrer des informations de manière compacte tout en donnant un aspect figé à ses propos. Ainsi, le type linguistique « langage expositif » semble être également caractérisé par des « énoncés-titres », qui sont :

— soit construits à partir d'un verbe souvent à l'infinitif suivi d'une construction bi-nominale (par exemple : « conduire une prospection offensive de nouveaux opérateurs commerciaux ») ;

Séquence 3 du CoDir 1, CCI ⁽¹⁵⁾

1. L4 donc notre: budget 2008 euh en ce qui concerne le Service Commerce Service et Tourisme
donc un rappel de la composition de notre service donc euh *Pp4*
 Pp5 /votre, notre/ serviteur et avec un appui euh qui est celui de
 Ppn6 + avec donc une organisation où *Pp4* est plutôt dédiée au
 tourisme et elle vient en appui lorsque au au fil des projets nous
 avons BESOIN de sa présence dans le service
2. L1 hum
3. L4 alors notre notre objectif c'est de répondre à notre orientation
 numéro trois je la je la rappelle accompagner le développement des
entreprises des secteurs du commerce et du tourisme dans
l'animation de leur(s) réseau(x) et dans la VALORisation de leurs
compétences donc deux axes animation des réseaux valorisation des
compétences à travers une démarche collective des actions collectives
 et également des actions individuelles alors la première feuille dans
 un premier temps il s'agit de répondre à l'objectif de L'ANIMATION des
 réseaux + c'est la feuille deux /bis, dix/ hein + avec euh une sous-
 rubrique + aider les *A1* à s'organiser par des actions structurantes
 euh auparavant je tiens à rappeler le MONTANT du budget global du
 service c'est peut-être un élément imp- important
4. L1 hum
5. L4 donc euh en ce qui concerne la partie commerce *C1* euros et en
 qui concerne la partie tourisme *C2* euros
6. L1 hum c'est ça

Phase d'ancrage

L4 donne le thème
avant de commencer
sa description.

Phase d'actualisation

L4 développe le thème
qui se décompose en
plusieurs parties :
objectif, les axes et le
budget. L'ouverture de
cette phase s'effectue
par le marqueur
« donc ».

— soit constitués d'un ou plusieurs syntagmes nominaux, le plus souvent constitutifs d'énoncés elliptiques.

Les énoncés-titres sont employés pour annoncer un nouveau thème, par exemple : « point cinq licencierement de *Pn3* », « point deux mauvaise rédaction dans le compte-rendu de janvier ». L'emploi des énoncés-titres se présente comme un procédé langagier spécifique que nous retrouvons très souvent utilisé dans la presse pour donner un effet de figement qui permet de renfermer, de traduire une idée.

Les analyses quantitatives ont montré que les énoncés-titres se manifestaient plus généralement dans les séquences descriptives et aussi dans quelques séquences encadrantes. En effet, près de 61 % des séquences descriptives présentent au moins un énoncé-titre. Ces mêmes analyses ont également montré que les formes bi-nominales se manifestaient plus largement dans les séquences descriptives (91 % des séquences descriptives comportent au moins une forme bi-nominale) avec un plus grand nombre d'occurrences et des prévalences plus élevées que dans les autres types de séquence.

— les marqueurs de structuration et organisateurs énumératifs

Les marqueurs de structuration comme « alors » et « donc » permettent d'ouvrir les thèmes et les sous-thèmes, de les articuler pour ainsi structurer le discours. Se-

(15) Les parties soulignées marquent les parties du discours lues par le locuteur.

lon A. Auchlin (1981), ces « marqueurs de structuration » de la conversation jouent un rôle dans la hiérarchisation de l’information, rejoignant ainsi la notion de « signaux d’ouverture » (« Eröffnungssignale ») d’E. Gülich. Dans notre sous-corpus 2, 98, 4 % des séquences descriptives comptent des marqueurs de structuration et des organisateurs énumératifs (avec 686 occurrences et une prévalence des occurrences de 13, 68 %).

— le pronom-sujet « nous »

Nous avons repéré le pronom-sujet de la première personne du pluriel uniquement dans les séquences présentant un langage expositif, et plus particulièrement dans les séquences descriptives. Par exemple, lors du CoDir 1 de la CCI, le responsable du service *Commerce et Tourisme* (L4) expose son travail et emploie le pronom-sujet « nous » qui renvoie aux autres membres de son équipe et à lui-même. On remarque que ce même locuteur n’emploie pas ce pronom dans les réunions internes (réunion de travail entre deux équipes) auxquelles il participe. L’emploi de ce pronom-sujet semble dès lors caractéristique de la séquence expositive où un locuteur est amené à présenter le travail réalisé par l’ensemble de son service. En effet, 75 % des séquences comportant le pronom-sujet « nous » sont issues de Comités de Direction, réunions dans lesquelles est exposé le travail réalisé par les équipes.

Les discours étant segmentés en séquences, c’est la récurrence d’un type de ces séquences dans un discours qui permet de déterminer le type linguistique dominant des interactions et donc le type de discours. Cela permet de conserver le caractère hétérogène des discours. Ainsi, nous représentons la hiérarchie des éléments « types de discours », « type linguistique », « type de séquence » et « critères » de la façon suivante (figure 1) :

Figure 1 : Les éléments composant un type de discours

Certains types de séquence partagent donc entre eux des points communs, ce qui nous conduit à déterminer trois grands types linguistiques :

- « langage expositif » (comprenant les séquences descriptive, encadrante et prescriptive),
- « langage de co-action » (comprenant les séquences opérative et explicative)
- « langage péri-professionnel » (comprenant les séquences d'échanges interstitiels et les séquences de conversations informelles).

Ces types linguistiques concordent avec les différents types de langage dans le travail proposés par L. Karsenty et P. Falzon (1993) : « langage-action » (« langage opératif ») et « langage-description » (« langage naturel ») et avec les types de paroles proposés par M. Lacoste (1995 et 2005 [2001]) : « parole dans le travail », « parole sur le travail » et « parole comme travail ».

Afin d'illustrer nos propos, nous allons définir le type de discours d'une réunion du Comité de Direction n°1 enregistrée à la CCI. Cette réunion a été segmentée en 72 séquences. Les analyses qualitative et quantitative nous ont permis d'identifier les types de séquence et nous conduit à affirmer que ce CoDir 1 est dominée par des séquences descriptives (43, 1 %), suivies des séquences explicatives (19, 4 %) et prescriptives (19, 4 %). Les séquences encadrantes (9, 7 %) sont peu nombreuses, mais leur présence indique un discours plutôt organisé et structuré. Voir Graphique 1.

Graphique 1 : Répartition des types de séquence (%) dans le CoDir 1 de la CCI

Par conséquent, le type linguistique dominant de ce CoDir se trouve être le langage expositif (72, 2 %). Les participants font état de leurs activités, de leurs résultats et de leurs objectifs. Par ailleurs, cette réunion est marquée par 19, 4 % de séquences explicatives et de quelques séquences opératives (5, 6 %) relevant toutes deux d'un langage de co-action, type linguistique représenté à 25 % dans cette réunion. Nous ne pouvons nier ces moments où le langage réalise une tâche : les participants recherchent collectivement l'explication d'un terme, d'un projet, tentent de trouver une solution à un problème, justifient leur travail (séquences explicatives) ou bien les participants modifient leurs documents de travail (séquences opératives). Notre méthodologie d'analyse permet donc de déterminer le type d'un discours tout en conservant son hétérogénéité. Voir Graphique 2

Nos analyses, s'appuyant sur diverses théories, nous ont permis d'établir une typologie reprenant l'ensemble des critères et autres caractéristiques issus de diverses interactions au travail. Certaines séquences (séquences opérative, explica-

Graphique 2 : Répartition des types linguistiques (%) dans le CoDir 1 de la CCI

tive et descriptive) se décomposent en « phases ». Pour ces séquences, les phases se présentent comme étant le critère principal déterminant. Chaque type de séquence est caractérisé par des critères linguistiques, mais aussi par des éléments contextuels (type d'activité, type d'action, enjeu, degré de collaboration, degré de planification des discours). Nous proposons ainsi une typologie des discours en situation de travail que le tableau 2 (*page suivante*) tente de synthétiser.

Ce tableau synthétise l'ensemble des principaux critères caractérisant les types de discours que nous avons repéré et analysé dans le sous-corpus de séquences. L'analyse qualitative des données et l'élaboration de « types linguistiques » mettent en lumière les caractéristiques des discours et nous permettent de proposer une typologie des discours à partir de caractéristiques linguistiques et extralinguistiques. Cette typologie nous conduit à affirmer le lien entre les différents discours et les types d'activités (activité individuelle, activité collaborative ou coopérative et activité phatique).

Conclusion

Les « discours en situation de travail » constituent un « genre professionnel » nous permettant de désigner une multiplicité de productions réalisées sur le lieu de travail. C'est donc à partir d'un critère non linguistique, à savoir la situation de travail, que nous regroupons des discours extrêmement différents.⁽¹⁷⁾

Nos analyses montrent qu'au sein de ce genre professionnel, se manifeste trois grands types de discours :

— **langage sur le travail** : lors des réunions, débriefings, les personnes utilisent le langage pour faire le point sur ce qui a été réalisé et sur ce qu'il reste à réaliser. Nous parlons d'exposé (ou d'exposition) et de description des activités et d'actions réalisées et à réaliser. Ces discours sont soumis à des mécanismes de planification, car ils sont préparés à l'avance par les collaborateurs. Ces discours sont également marqués par des actions à plusieurs, c'est-à-dire une juxtaposition d'actions individuelles.

(16) ND : non déterminé

(17) « Les "discours en situation de travail" constituent ensemble toute une multiplicité de productions à partir d'une relation métonymique au lieu de travail (par opposition à la maison ou aux espaces publics). » (S. Branca-Rosoff, 1999 : 10)

GENRE PROFESSIONNEL							
Types de discours	LANGAGE COMME TRAVAIL		LANGAGE SUR LE TRAVAIL			LANGAGE DANS LE TRAVAIL	
Types linguistiques	Langage de co-action (Réalise l'activité)		Langage expositif (<i>Faire voir</i>)			Langage péri-professionnel	
Situations typiques	« Séances de travail », « Réunions internes »		« Comités de Direction »			Pauses, échanges avant et après les réunions, « conversation »	
Types de séquence	Opérative (<i>langage-action</i>)	Explicative (<i>Recherche collective d'une explication</i>)	Descriptive	Séquence encadrante (Séquence d'ouverture ou de clôture)	Prescriptive <i>Ordre de l'AGIR</i>	Échanges interstitiels	Séquence de conversation informelle
Organisation des séquences en phases	- élaboration - autonymique - lecture / reformulation	- questionnement - résolution - conclusion - d'infos complémentaires	- ancrage - aspectualisation - questionnement et mise au point	<i>séquences courtes</i>			
Critères linguistiques	Déictiques Langage opératif Énonciations conjointes Reprises et reformulations	« parce que » « pourquoi » Enallage de personne (<i>tu</i> à valeur de <i>on</i>)	Énoncés-titres Formes bi-nominales Marqueurs de structuration et organisateurs énumératifs Pronom-sujet « nous » Adverbes de cadre Postures anticipatoires		« Hein » Emploi du verbe « falloir » Emploi de l'impératif	Narrations Ruptures humoristiques	

Tableau 2 : Langage au travail : types de discours, types linguistiques, types de séquence et leurs caractéristiques.

— **langage comme travail** : lorsque les personnes travaillent en collaboration pour la réalisation d'un projet, elles utilisent un discours qui leur permet la mise en œuvre d'une activité et d'une tâche spécifique. Le langage prend ainsi une dimension actionnelle ; il s'agit de faire en parlant. Nous parlons d'élaboration, de construction. Dans ces discours, peu soumis à des mécanismes de planification, nous relevons un degré d'interactivité assez élevé, une activité fortement engageante et des actions conjointes, les collaborateurs ayant un enjeu commun.

— **langage dans le travail** : dans le cadre d'une activité professionnelle, d'autres activités langagières ne sont pas directement centrées sur l'activité de travail. Ces échanges portent une fonction phatique et ont des enjeux faiblement engageants.

Les précisions terminologiques sur lesquelles nous nous sommes attardée dans un premier temps ont permis d'étiqueter nos données, de hiérarchiser les discours, et ont surtout largement influencé la construction du corpus, la méthodologie d'analyse, ainsi que les analyses elles-mêmes. En effet, le choix d'une terminologie reflète un certain cadre épistémologique et théorique qui sous-tend notre recherche.

Bibliographie

- ADAM, J.-M. (1987a) : « Types de séquence textuelles élémentaires », *Pratiques* n°56, 54-79.
— (1987b) : « Textualité et séquentialité. L'exemple de la description », *Langue française*, Vol. 74, n°1, 51-72.
— (1992) : *Les textes : types et prototypes*. Lausanne : Nathan Université. 223 pages.
— (1999) : *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*. Paris : Nathan. 208 pages.
— (2005) : « L'approche textuelle de l'argumentation », in *L'argumentation aujourd'hui : position théorique en confrontation*, texte réunis par Moirand, S. et Doury, M., 86-103.
- AUCLIN, A. (1981) : « *Mais heu, pis bon, ben alors, quoi !* Marqueurs de structuration de la conversation et complétude », *Cahiers de linguistique française*, n°2, 41-160.
- BAKHTINE, M. (1984) : *Esthétique de la création verbale*, traduit du russe par Auctourier, A. Paris : Éditions Gallimard. 400 pages.
- BIBER, D. (1995) : *Dimensions of register variation, a cross-linguistic comparison*. Cambridge : Cambridge University Press, 1-26.
— (2000 [1988]) : *Variation across speech and writing*. Cambridge : University Press. 299 pages.

- BLANCHE-BENVENISTE, C. (1997a) : *Approches de la langue parlée du français*. Paris : Éditions Ophrys. 164 pages.
- (1997b) : « La notion de variation syntaxique dans la langue parlée », *Langue française*, n°115, 19-29.
- BLANCHE-BENVENISTE, C., BILGER, M. (1999) : « Français parlé – oral spontané ; quelques réflexions », ?? *Française de Linguistique Appliquée*, Dossier « L'oral spontané », vol. IV-2/déc, 21-30.
- BOUTET, J. (1995) : *Paroles au travail*. Paris : l'Harmattan. 267 pages.
- (2005 [2001]a) : « La part langagière au travail », in Borzeix, A. et Fraenkel, B. : *Langage et travail, communication, cognition action*. Paris : CNRS Éditions, 17-42.
- (2005b) : « Genres de discours et activités de travail », in *L'analyse des actions et des discours en situation de travail : concepts, méthodes et applications* de L. Fillietaz et J.-P. Bronckart, 19-35.
- BRANCA-ROSOFF, S. (1999) : « Types, modes et genres : entre langue et discours », *Langages et Sociétés*, n°87. Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 5-24.
- BRONCKART, J.-P. (1997) : *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif*. Lausanne : Delachaux et Niestlé. 351 pages.
- BRONCKART, J.-P. et BOTA, C. (2011) : *Bakhtine démasqué. Histoire d'un menteur, d'une escroquerie et d'un délire collectif*. Genève : Droz. 624 pages.
- DREW, P. et HERITAGE, J. (1992) : *Talk at work*. Cambridge : Cambridge University Press. 580 pages.
- FILLIETTAZ, L. (2002) : *La parole en action*. Québec : Éditions Nota bene. 395 pages.
- GADET, F. (1992) : « Variation et hétérogénéité », *Langages*, n°108, 5-15.
- HUSIANYCIA, M. (2011) : *Caractérisation de types de discours dans des situations de travail*, thèse de doctorat, Nancy Université, non publiée, 1.015 pages.
- KAPLAN, C. D. et JOHNSON, G. (1980). « Talk-in-the-work : aspects of social organization of work in a computer center », *Journal of pragmatics*, Vol.4, n°4, 351-365.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. et TRAVERSO, V. (2004) : « Les types d'interactions et genres de l'oral », *Langage* n°153, 41-51.
- KOESTER, A. (2001) : *The language of work*. London : Routledge. 124 pages.
- LACOSTE, M. (1995) : « Paroles d'action sur un chantier », in *Des savoir-faire communicationnels*. Éditeurs : Véronique, D. et Vion, R. Publications de l'Université de Provence, 451-461.
- (2005 [2001]) : « Peut-on travailler sans communiquer ? », in *Langage et travail, communication, cognition action* de Borzeix, A. et Fraenkel, B. Paris : CNRS Éditions, 21-54.
- GENETTE, G., JAUSS, H. R., SCHAEFFER, J.- M., SCHOLES, R., STEMPEL, W. D., VIËTOR, K. (1986) : *Théorie des genres*. Paris : Seuil. 205 pages.
- SWALES, M. J. (1990) : *Genre Analysis : English in academic and research settings*. Cambridge : Cambridge University Press. 260 pages.
- WERLICH, E. (1975) : *Typologie der Texte*. Heidelberg : Quelle und Meyer.